

Les Beaux Quartiers : LE 13^e ARRONDISSEMENT

Première expérience d'un jeune camarade : la campagne électorale du P.C.I. dans le premier secteur de la Seine.

Samedi soir. Au programme un récital de violon de Lola Bobesco et la réunion du parti dans le XIII^e arrondissement. Je choisis la réunion (la Révolution n'a pas besoin de musique). Métro. Avec moi, Jean, pas rassuré — il paraît que jamais un trotskyste n'a pu parler dans le XIII^e — et Lucienne, très contente — dans les bagarres on ne touche pas les femmes. On descend à « Place d'Italie », on demande plusieurs fois notre chemin, et on arrive, piano, piano, dans une rue sombre. Lucienne paraît moins contente. Dans la salle mal éclairée, pas mal de copains. Les camarades me prennent à part, et m'expliquent, presto, que des staliniens vont descendre en masse pour nous casser la gueule (il est peut-être encore assez tôt pour aller chez Lola Bobesco). Mais on ne doit pas les frapper, sauf si vraiment ils attaquent. Je trouve que le parti pense beaucoup à la justesse de sa politique, mais pas assez à la santé de ses militants. On me répond : « résister à la provocation »... « solidarité ouvrière »... A ce moment, entrent une trentaine de garçons et de filles, en groupe. Mezzo forte. Ils s'asseyaient aux premiers rangs. Je vais m'asseoir à côté d'eux. Vivent les jeunes! A 8 h. 30, la réunion commence, par un allegro non troppo. Le président a une gueule de F.T.P. C'en est un d'ailleurs. Un bon socialiste veut bien servir d'assesseur (le pauvre homme, je le reverrai plus tard, l'œil poché, perdu dans la bagarre). Un « colonial » est second assesseur. Le F.T.P. parle. Brusquement, l'allegro devient molto agitato. Les bons jeunes gens à côté de moi se dressent et renversent les bancs. Je suis indigné. Je le dis. Je reçois une gifle sur la figure. Je la rends immédiatement. J'en ai quand même le droit, bon dieu. Aussitôt, une dizaine de bons jeunes gens se précipitent sur moi, plusieurs les pieds en avant. Des copains viennent à mon secours. J'aime autant ça. Tout ça me ramène à 36, quand les Croix de Feu venaient troubler les réunions socialistes. Les pieds en avant, j'ai déjà vu ça. Pendant ce temps, entrent, groupés comme à l'Opéra-Comique, une masse de types aux sons de « Trotskystes, assassins ». Ça va être une drôle de réunion! Des copains essayent de se faire entendre, pour dire que tout le monde pourra parler, et les staliniens les premiers s'ils veulent prouver qu'on est des assassins. Les staliniens les écoutent quand ils sont entourés de camarades. Quand un trotskyste est seul, ils se précipitent sur lui et le passent à tabac. A ce compte-là, ils nous auront. Drôles de méthodes quand même. Un socialiste se dresse sur une table. Il dit qu'il est pour l'unité, pour le oui-non, mais qu'il ne peut admettre de tels procédés anti-ouvriers. Une dizaine de Jeunes Gardes Socialistes se groupent autour de lui. Ils chantent « l'Internationale ». Je reprends notre chant de combat, avec tous les camarades ; les staliniens sifflent, mais n'entonnent pas la « Marseillaise ». C'est toujours ça de gagné. Forte, forte, « l'Inter. » couvre les cris staliniens, et quelques-uns finissent par chanter aussi. Enfin un moment digne... Au fond, nous sommes tous d'accord contre le fascisme, et même ceux qui crient le plus fort « Trotskystes, assassins » le savent bien. Mais « l'Inter. » est finie. La bagarre, elle, continue. Je vois un copain déporté, qui revient d'Auschwitz, presque assommé.